

Joseph LE MEE (1878-1941) Jeanne BOULAIRE (épouse Le Mée) 1879-1962

Auteur du récit : Leur fille Yvonne Marie Joseph LE MEE .(1921-2012)

Mon père **Joseph Le Mée** (Né le 10 décembre 1878 (mardi) – Saint-Brieuc. Décédé le 1er juin 1941 à Saint Brieuc) avait 43 ans quand je suis née. Ma mère **Jeanne Boulaire** 42 ans.(Née le 20 août 1879 (mercredi) – Saint-Brieuc. Décédée le 19 avril 1962 (jeudi) - Saint-Brieuc). Nous étions comme on le disait à l'époque "des enfants de queue". Je suis née 17 ans après ma sœur Jeanne née en 1904 .

Nous étions 6 enfants au foyer. (*Jeanne Marie Josèphe Le Mée 1904-1996 ; Marie Françoise Le Mée 1908-2000 ; Joseph François Le Mée 1910-1997 Françoise Marie Le Mée 1912-2013 ; Louise Joséphine Jeanne Le Mée 1919-2005) et moi.*

Je me suis enrichie de leurs récits. Nous étions très modestes , même pauvres.

MON PERE (Joseph Le Mée)

Il habitait une petite maison rue de la Tour. Elle était recouverte d'un toit de chaume. Ses parents étaient pêcheurs laboureurs. Ils étaient 4 garçons(+2 morts en bas age) : Jean Marie LE MÉE 1867- ; Louis Francois LE MÉE 1869-1871 (2 ans); Francois Louis LE MÉE 1871-1871 ; Marie Louise LE MÉE 1872- :

Francois Jean Marie LE MÉE 1875-1901(Disparu à Terre Neuve) ;



Embarqué sur le "La Mathilde " de Granville et décédé le 18 juin 1901.

JEANNE MARIE FRANCOISE LE MÉE 1877-1893 (décédée à 19 ans. A l'époque on soignait mal) ;  Louis Marie LE MÉE 1883- ; CHARLES FRANCOIS LE MÉE 1887-1888 ;

MA MERE (Jeanne Boulaire)

Elle habitait la maison en face de celle de mon père. Cinq enfants au foyer : Françoise

Louise Boulaire 1874- ; Joseph Louis Boulaire 1876- ; François Jean Marie Boulaire 1877-

Jean Marie Boulaire 1881-1957 et ma mère. Même milieu, mais leur niveau intellectuel devait être supérieur. Elle avait profité de la loi Jules Ferry et en 1891 elle avait obtenu son certificat d'études. A sa mort, elle était capable de réciter par cœur les fables de La Fontaine. Elle connaissait tous les départements, préfectures et sous préfectures. Elle avait 20 ans quand elle perdit sa mère

(*Françoise Jouyaux 1847-1900*) qui n'avait que 53 ans (tumeur au foie). Ce fut un chagrin on peut dire éternel. Toute sa vie durant je l'ai entendue en parler. Mon grand père(*Boulaire Joseph 1848-1924*) habitait avec elle jusqu'à sa mort.

Ma mère travaillait chez les riches propriétaires terriens où elle était mal nourrie et peu payée. Mon père et ma mère se marièrent le 26 novembre 1903 avec, comme ils se plaisaient à dire, 5 Fr en poche. *Mariage devant Henri Servain . Les époux déclarent ne savoir signer ?*

LE TRAVAIL



Les coques.

Mes parents, faisaient comme la plupart des gens du pays, la pêche aux coques, pratiquée surtout par les femmes.



La pêche. Les hommes étaient pêcheurs sur des bateaux à voile. Le métier était dur. Ils pêchaient surtout le maquereau et l'été la plie et la sole.

Saint-Brieuc-Le Légué, port de pêche, reçoit la visite de nombreux touristes, joli tableau lorsque, comme aujourd'hui, sa flottille de petites barques est au repos



Docker.

On chargeait et déchargeait beaucoup de bateaux au Légué. Le trafic était dense ; surtout l'importation du bois du nord et du charbon d'Angleterre. C'étaient de véritables corvées. Il fallait faire les déchargements et chargements dans un court laps de temps, bien souvent la nuit. Ils n'avaient pas le temps de revenir manger à la maison et aussi pour leur épargner des peines supplémentaires, les femmes et les enfants allaient leur porter à manger. Nous sommes souvent allés avec ma sœur. Nous prenions notre repas dans un bistrot du port, entassés comme des sardines, chacun avec son "fricot". Nous ne trouvions pas cela déplaisant, ça nous changeait de l'ordinaire.

En dehors de la pêche, et du travail sur les quais, on travaillait la terre. Au départ, nos parents louaient les terrains et au fur et à mesure, avec leurs économies, ils les achetaient. On cultivait les légumes nécessaires pour le foyer : pommes de terre, oignons, poireaux, carottes, haricots, choux... La terre était travaillée à la force des bras.



Dans toutes les maisons il y avait un âne, parfois deux qui desservait aussi bien la terre que la grève. Pour l'âne il fallait mettre de la luzerne pour le fourrage d'hiver, du blé pour la paille des literies, et des plantes fourragères, betteraves et carottes qui servaient de nourriture sur la grève, car elles ne s'envolaient pas avec le vent.

Pêche aux ormeaux



Mon grand-père fut l'un des premiers à découvrir les ormeaux, ce coquillage tant coté de nos jours. Il était inconnu des pêcheurs (*locaux*) jusqu'à la fin du siècle dernier (19^e). Il en remplissait deux grands sacs à pommes de terre sur le rocher de Trahillion (*au large de la côte d'Hillion*). Il appelait ça des oreilles (c'est vrai qu'ils en ont la forme). Sans doute furent-ils très

appréciés, car aujourd'hui, on regrette qu'ils deviennent de plus en plus rares.



Photo de Trahillion ; Guy Prigent

GUERRE 14-18

La grande guerre marqua beaucoup la vie de mes parents. Tout de suite mon père fut mobilisé et partit pour le front. Jusqu'alors il naviguait avec mes oncles qui furent plus chanceux que lui, l'un parce qu'il avait un handicap à la jambe, l'autre en raison de son âge et de sa nombreuse famille (7 enfants) et enfin le dernier qui devait assurer son service, comme pilote au L^égué. Le bateau (St Yves) sur lequel mon père était embarqué, continuait donc à faire la pêche ce qui lui permettait de conserver une petite part des recettes, qui servait à élever ses 4 enfants.

Ma mère allait à la boëtte (*appât pour pêcher*), surtout la nuit. La journée, elle cultivait sa terre et elle allait à la pêche aux coques. Ma sœur aînée avait 10 ans et n'allait plus à l'école. Elle accompagnait ma mère la nuit. Le jour, elle s'occupait de Marie, Joseph et Françoise pendant que ma mère était aux champs. Ce fut une période très dure pour tous.

Mon père fut libéré en 1918, était très ébranlé par cette longue période de guerre. Il fallut se remettre à l'ouvrage. Les activités furent pratiquement les mêmes que par

le passé. Ma mère, toujours très active, avait la manière de stimuler mon père qui se serait bien laissé vivre.

APRES LA GUERRE de 14-18

Tous mes sœurs et frères sont nés dans la maison du Valais. Avec mon grand-père, ils se trouvaient à 8 dans une pièce unique. Tout le monde était casé dans des lits clos, à l'étage.



En 1920, mes parents achètent la maison de la Mardelle. Pour ce faire, ils empruntent de l'argent. A l'époque on n'emprunte pas dans les banques, mais auprès de bons amis qui connaissaient leur courage. Cette maison coûtait 10 000Fr de nos anciens francs, une bonne affaire dans une période de dévaluation.

De plus, c'était un changement total. La nouvelle maison avait deux étages, un jardin, une grande cour et un puits. Il n'était plus question d'aller chez le voisin puiser de l'eau. Avoir des chambres, à l'époque, était un luxe.

MA NAISSANCE (Yvonne) la narratrice

C'est dans la maison de la Mardelle que je suis née, le 6 septembre 1921.

UN BORNEUR ANGLAIS COULE DANS LA BAIE DE SAINT-BRIEUC

L'équipage est sauvé

SAINT-BRIEUC, 7 septembre. — (De notre correspondant particulier). — Mardi, dans l'après-midi, un naufrage s'est produit, vers 16 heures, aux environs de la tourelle de Trahillion, près de la roche dite la Moulière, à un mille en mer environ.

C'était le petit borneur *Grace Darling*, de Jersey, capitaine Brisson. Ce navire, par suite d'une voie d'eau, a coulé au fond. L'équipage comprenant deux hommes a pu être sauvé, mais la cargaison composée de 6 tonnes d'oignons est perdue.

Le *Grace* n'était pas assuré.

L'administration des Ponts-et-Chaussées va prendre les mesures utiles pour procéder à l'enlèvement des épaves, car les restes du *Grace Darling* pourraient devenir un danger pour la navigation côtière.

Fait particulier, le jour de ma naissance, mon père était en mer, jour de tempête. Il a sauvé deux marins anglais qui avaient fait naufrage. Il les a ramenés à la maison. C'est donc 3 personnes qui sont arrivées ce jour là à la maison.

Mes vagues souvenirs d'enfance remontent à 1925. Ma sœur Louissette et moi nous fûmes

bercées par les récits de la guerre 14-18 : les prières, les fables de La Fontaine, plus particulièrement " le laboureur et ses enfants". Celle là, ma mère y tenait, car elle attachait une grande importance au travail. Il fallait travailler pour gagner de l'argent afin de rembourser les emprunts et améliorer notre habitat, le reste étant superflu. Trop même, je dois dire, on est passé à côté de choses qui auraient éclairé notre esprit, tant au point de vue artistique que littéraire.

LE CIDRE.

Personne n'avait de pommes à cidre à Cesson, et pourtant le cidre était la boisson courante. On allait chercher les pommes du côté de Plédran. C'était toute une expédition. On partait tôt le matin avec trois ou quatre charrettes à ânes pour revenir à la nuit. C'était une corvée de les ramasser, de les ensacher et aussi une réjouissance, car cela changeait de nos occupations coutumières. Ceci toujours fait dans la bonne humeur et, pour nous, les enfants, c'était la fête. Ce jour là, on partait avec notre manger et on buvait du lait frais tiré du pis de la vache.



C'est lors d'une de ces expéditions que j'entendis pour la première fois un phonographe(*gramophone*) avec son grand pavillon qui jouait " C'était une petite belotte" *Mistinguett*" *La belotte*" 1923. Ce devait être en 1925 dans un café à la Croix Gibat. Une pose nécessaire, il fallait bien permettre aux ânes de se reposer et aux hommes de prendre une boisson chaude.

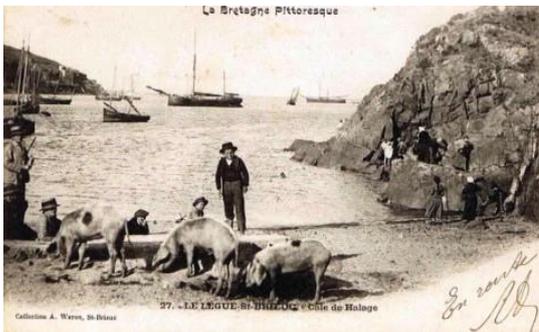


Les pommes étaient mises en tas et laissées fermenter avant d'en extraire le jus.



Lorsqu'elles étaient à point, on louait un moulin et un pressoir entre plusieurs voisins. C'était encore la fête.

LE COCHON



Mes grand-parents paternels élevaient un cochon qu'ils engraisaient pour nourrir la maisonnée. Mon père racontait qu'il allait l'emmener à la grève au lieu dit : le trou à cochon, *situé actuellement* sous le calvaire. Le cochon se gavait de coques, de cette

manière il ne coûtait pas trop cher à élever. C'est aussi une des raisons pour laquelle mon père n'est pratiquement pas allé à l'école car très tôt il fallait se mettre à l'ouvrage.



Mes parents aussi élevaient un cochon et profitaient de la journée du cidre pour le tuer. On faisait alors la "gibonnerie"*. Le soir on se trouvait très nombreux à table avec un appétit certain et beaucoup de gaîté. Chacun allait de sa petite histoire. Le lendemain, ma sœur et moi, allions

offrir aux voisins et amis, qui nous avaient donné un coup de main, des restes pour élever le cochon, de la saucisse, du pâté et du boudin le tout présenté sur une assiette recouverte d'un torchon bien propre. Quelle joie pour nous quand on nous donnait une petite pièce que l'on serrait précieusement dans notre main car on ne manipulait pas l'argent comme aujourd'hui.

Mes parents étaient heureux après ces rudes journées de labeur, d'avoir mis du lard au charnier, du cidre au cellier et des pommes de terre au grenier après la récolte de septembre. Ils étaient assurés que la famille aurait l'essentiel de nourriture pour passer l'hiver. Une époque où il rentrait moins d'argent, la pêche en mer étant plus rude à cause des intempéries.

* Gibonnerie. On disait gibbon en parlant du boudin.

ELECTRICITE.

Projet électrification

en 1924

2. L'électricité à Cesson. — M. Delahaye voudrait voir l'éclairage électrique installé à Cesson.
M. Delahaye. — Puisqu'une ligne électrique passe à proximité de Cesson, ce serait facile. Hélas, M. Delahaye est plein de bonnes intentions, mais M. Waron va parler de chiffres et il dira, lui-même, le découragement que lui causent les sommes qui seraient nécessaires pour donner satisfaction.
M. Waron. — Quelle longueur de câble faudrait-il prévoir ?
M. Delahaye. — Trois kilomètres, au minimum.
M. Waron. — Comptez. La compagnie veut que nous lui assurions, au moins, 7 fr. 50 par mètre linéaire de fil d'embranchement !
M. Delahaye lève les bras, M. Waron laisse tomber les siens et les conseillers font des signes de découragement tout en protestant contre de pareilles prétentions.

Nous nous éclairions à la lampe à pétrole et à la bougie. Très tôt, nous eûmes l'électricité. Je revois encore cette équipe de jeunes électriciens, venus dans la cour, plaisanter avec mes sœurs et cousines. A cette époque, ce devait être dans les années 1926-1927, elles étaient toutes des

demoiselles prêtes à marier, ensemble ils chantaient la dernière chanson à la mode : « Ah ! Qu'il était beau mon village ». *Chanson de Lucienne Boyer de 1925.*

LES MARIAGES.

Puis, vient l'époque des mariages. J'assistais en premier à celui de ma cousine Marie Gour. Elle portait une robe noire et un voile blanc (1). Ma sœur qui se mariait le 5 mai 1928 était toute de blanc vêtue. Elle était courtisée par Mathurin Boulaire qui était matelot de mon père. Ce qui par conséquence, lui convenait parfaitement pour la continuité du métier.

Dans notre milieu, on ne se fiançait pas, on était des promises. Cette cour durait depuis des années. Seulement trois semaines avant le mariage, la famille du jeune homme venait faire la demande chez la future jeune femme. S'en suivait un bon souper. (Remarque. A l'époque on disait déjeuner pour le repas du matin ; le dîner le midi; le souper, le soir). Les parrains et marraines , les frères et sœurs de la promise étaient les seuls invités. On fixait la date du mariage, on se mettait d'accord sur les lieux du repas, le menu, le sonneur de vielle... Le lendemain, les futures mariés allaient publier les bans souvent accompagnés des parents.

LES BAGUES

Chevalière



Certains profitaient de ce jour pour aller choisir les bagues, une alliance et une chevalière pour la mariée, une alliance pour le marié. L'homme payait pour sa future et la femme pour son homme.

LES TOILETTES



Déjà depuis un certain temps, notre mère avait commandé ce qu'il fallait pour les toilettes. Pour être à l'avant garde du progrès elle se faisait livrer par la Samaritaine. Elle fit venir une belle pièce de soie naturelle, bois de rose pour les 4 filles. Ce fut mémère Collet et tante Jeannette qui

confectionnèrent les robes. Nous étions très belles. Tout était à l'avenant : chaussures, chaussettes, sacs et rubans. Notre frère eut un costume neuf. Quant à la mariée, elle eut une superbe robe blanche en flanelle garnie de dentelle. Ma sœur et moi allions bien souvent au grenier avec nos amis d'école, ouvrir la boîte d'habits, en cachette de nos parents pour admirer nos toilettes. Pendant les trois semaines qui précédaient le mariage, il fallait s'activer, préparer les toilettes mais aussi tout prévoir pour les repas pour environ 100 personnes. Je n'ai pas parlé des toilettes de mes parents. Ils n'achetaient rien de nouveau. Tous deux revêtaient leur costume de mariage qui ne servait que pour les cérémonies à savoir : pour mon père son costume noir ; sa chemise blanche avec son col et ses manchettes glacées, ainsi que le bonnet en tulle de soie de ma mère étaient envoyés chez la repasseuse.

MARIAGE CIVIL



Le mariage civil avait lieu le jeudi à la mairie de St Brieuc. Il y avait bien peu de cérémonial. Ce n'était pas forcément les témoins du mariage religieux qui étaient présents. Au hasard, des gens complaisants sur les halles aux poissons ou sur le

marché, faisaient l'affaire. Ils étaient récompensés par un apéritif (St Raphaël ou Dubonnet) pris dans un café. Les parents des mariés étaient présents et restaient manger dans un café des halles. C'est déjà le début des festivités. Le vin aidant tout le monde était gai.

PREPARATION DE LA SALLE

Le



lendemain, les deux familles s'entendaient pour réunir les tables et les chaises qu'ils trouvaient dans les bistrotts de Cesson. Ce fut le cas pour ma sœur Jeanne, le repas eut lieu au Valais dans la maison qu'elle occupera après son mariage. On n'avait pas de nappe, les draps faisaient l'affaire. La veille, après un repas pris en commun, on préparait les légumes et volailles qui seraient servis le lendemain. La journée se terminait rapidement, car nous devions rester en forme.

LE GRAND JOUR.

La maisonnée se levait tôt. Jeanne Le Chaix venait coiffer la mariée. Vers 10 heures, le vielleux signalait son arrivée en jouant un air de musique entraînant.

Puis, suivait le marié avec tous les invités de la noce. Tout le monde était beau à qui mieux mieux. La journée allait être longue. Pour se faire un "fond", on proposait un bouillon et un assortiment de charcuterie, arrosés de cidre et de vin.

MARIAGE A L'EGLISE

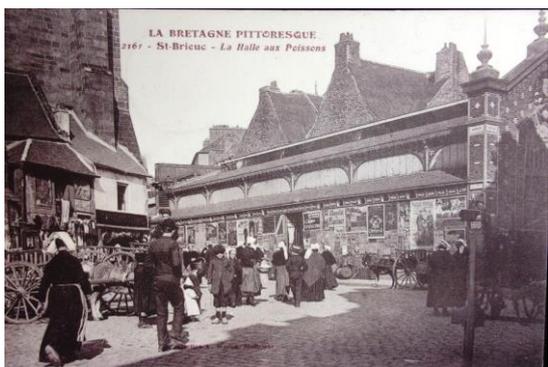


Le mariage à l'église avait lieu à 11 heures. Tout de suite après la messe, retour au bistrot pour l'apéritif. La demoiselle et le garçon d'honneur devaient faire une quête auprès des invités pour régler les consommations.

PHOTOS DE MARIAGE.

De là, on partait en cortège en ville, entraînés par les chansons de marche du vielleux pour prendre la photo des mariés. Parfois, l'attente était longue. Les anciens dansaient un quadrille sur le trottoir. Certains profitaient de leur belle

toilette neuve pour se faire tirer le portrait. Dans notre milieu, nous ne connaissions pas les appareils Kodak.



Cette mission accomplie, le cortège se reformait pour aller du côté des halles. Il fallait se faire voir dans le lieu ou d'habitude on venait pour travailler. On reprenait un petit verre, on dansait un dernier quadrille et c'était le départ pour Cesson. Il y avait encore plusieurs haltes, ceci,

disait-on, pour faire travailler les commerçants du pays et pour partager l'événement avec les connaissances rencontrées.

LE REPAS

On arrivait rarement avant 16 heures à table, aussi, le menu était très apprécié. On n'avait pas choisi une cuisinière de renom, mais simplement quelques personnes habituées à rendre service dans de pareilles circonstances. Pour commencer un bon pot-au-feu fait de viande de lard et de poule, suivaient de la poitrine de veau rôtie avec des pommes de terre, puis un plat d'andouille avec de la purée (le fromage était peu connu en 1928), Pour terminer par un dessert, du flanc d'œuf. Le tout arrosé par du vin rouge ordinaire à 12°, du vin blanc doux pour le dessert, café et eau de vie et pour conclure un vin mousseux accompagné de gâteaux secs. La gaîté incitait les chanteurs à faire entendre leur voix.



Pour faire la digestion une petite promenade était proposée. Souvent le groupe rendait visite à la vieille Tour.

Après cette promenade, les enfants couchés, on revenait à table. Aussi curieusement que cela puisse paraître, les convives mangeaient encore de bon appétit jusqu'à

l'aube. Il fallait alors, aller réveiller les jeunes mariés qui s'étaient éclipsés au milieu de la nuit.

LE RETOUR.

Tous les invités, la tête lourde, se retrouvaient sur la place de l'église à la sortie de la messe du dimanche. Le cortège se reformait et revenait à table où un bon repas leur était servi. La soirée se terminait en chansons et contes.

Ainsi, s'est déroulé le mariage de ma sœur Jeanne en 1928. C'était la coutume de l'époque pour tous les gens de notre milieu. Mais très vite les mariages évoluaient. Ainsi, pour ma sœur Marie en 1931, les trois repas furent servis au restaurant des Courses tenu par M. Nevo . Aucune comparaison possible avec les menus de ma sœur Jeanne. Il en fut de même pour le mariage de ma sœur Françoise en 1933. Les familles plus fortunées louaient des cars et se déplaçaient pour aller danser dans des salles appropriées à St Quay, Val André ou aux Ponts Neufs.



(1)Le voile de la mariée était posé sur une couronne de fleurs d'oranger (artificielles). Placées sous un globe, ces fleurs garnissaient le dessus de la cheminée pendant toute la vie des mariés.

Cesson

BAPTEME Photo Fond baptismaux. Église Notre Dame de



Neuf mois après le mariage de ma sœur Jeanne naquit Jeannette le 18 janvier 1929. Malgré la saison, on devait, dès le lendemain de la naissance, baptiser le bébé. Nous parcourions 1,5 km à pieds avec le nouveau né sur les bras de la marraine qui était accompagné du parrain